LE

MARIAGE D'HONNEUR

PROVERBE

Écrit en septembre 1864, au château de la Verdine.

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES

DE

EMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18.

ÉMILE..	1 vol.
BON SENS, BONNE FOI..	1 —
ÉTUDES POLITIQUES..	1 —
LE POUR ET LE CONTRE.......................................	1 —
QUESTIONS ADMINISTRATIVES ET FINANCIÈRES................	1 —

THÉATRE

LE SUPPLICE D'UNE FEMME, drame en trois actes.
LES DEUX SŒURS, drame en trois actes.

QUESTIONS DE MON TEMPS, 12 volumes in-8°.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.



LE

MARIAGE D'HONNEUR

PROVERBE EN UN ACTE

PAR

ÉMILE DE GIRARDIN

Qui paye ses dettes s'enrichit.





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

PERSONNAGES

LE DUC ADRIEN D'ERMONT.

DOUCET.

LÉOCADIE, fille de Doucet.

JOHN, valet de chambre.

UN VALET DE PIED, poudré et en grande livrée.

LE

MARIAGE D'HONNEUR

Un petit salon Louis XV ou Louis XVI.

SCÈNE PREMIÈRE

DOUCET, LÉOCADIE.

Doucet est en tenue de père qui vient de marier sa fille : habit noir, cravate blanche, gilet blanc, gants jaune clair, presque blancs. — Léocadie est en costume de mariée.

DOUCET.

Ne me parlez pas des femmes!... on ne sait jamais ce qu'elles veulent.

LÉOCADIE.

Ce que je voulais, mon père, je le savais bien.

DOUCET.

Et que voulais-tu?

LÉOCADIE.

Être aimée... pour être heureuse.

DOUCET.

C'était bon à dire à ta pauvre mère, quand elle vivait et que tu n'avais encore que dix-sept ans... Mais, maintenant que tu as vingt-trois ans et que je suis veuf, il faut être raisonnable et parler autrement... Être heureuse !... Tu l'es et tu le seras.

LÉOCADIE.

Non, je ne le suis plus et je ne le serai pas... Adrien ne m'aime point... J'en suis sûre.

On entend sonner.

DOUCET.

Comment peux-tu en être sûre ?

LÉOCADIE.

Parce qu'il y a des choses auxquelles le cœur d'une femme ne se trompe pas... Elle peut se croire aimée sans l'être, mais non être aimée sans le croire. Tout à l'heure, à l'église, au moment de passer à mon doigt l'anneau nuptial, lorsque le prêtre, s'adressant à Adrien, lui a dit : « Adrien d'Ermont, vous promettez et jurez fidélité à Léocadie Doucet, votre légitime épouse ?... » en entendant de quel ton distrait et dédaigneux Adrien à répondu : *Oui*, et observant, cachée par mon voile, son air indifférent et contraint, j'ai senti comme la lame froide d'un poignard qui me perçait le cœur... Malgré tous mes efforts pour retenir mes pleurs, une larme est tombée de mes yeux sur la main d'Adrien... Il ne s'en est pas même aperçu !... Sa pensée et ses regards étaient ailleurs... Il ne paraissait occupé que de faire bonne contenance devant ses parents, devant ses amis, devant les innombrables curieux qui remplissaient l'église... Il avait l'air de leur dire : « Ne m'en voulez pas si, moi, le duc Adrien d'Ermont, j'épouse *mamselle* Léocadie Doucet, fille d'un ancien marchand de bois... Si je l'épouse, ce n'est ni pour sa beauté ni pour son esprit... c'est pour sa dot... »

On entend sonner.

DOUCET.

Et quand cela serait? Est-ce que, sur cent mariages, quatre-

vingt-dix-neuf ne se font pas ainsi? On commence par épouser la femme pour la dot, puis on finit par aimer la femme pour elle-même...

LÉOCADIE.

Que ne m'as-tu laissé épouser mon cousin Charles! Il eût commencé, lui, par où tu dis qu'Adrien finira...

DOUCET.

Tu vas me parler encore de ton cousin Charles?... Où ce mariage t'aurait-il menée? Charles n'a rien... ni fortune ni profession.

LÉOCADIE.

Mais Adrien non plus n'a rien... ni profession ni fortune.

DOUCET.

C'est bien différent!

LÉOCADIE.

En quoi?

DOUCET.

Il a un titre! Ton cousin Charles aurait-il pu te présenter et te mener à la cour, où Adrien te conduira et où les portes s'ouvriront à deux battants pour te recevoir, lorsqu'on annoncera : MADAME LA DUCHESSE D'ERMONT?

LÉOCADIE.

Mon bon père, ne te fâche pas de mon observation, mais crois-tu qu'un titre ainsi transmis fasse rien oublier?

DOUCET.

Que veux-tu dire?

LÉOCADIE.

Je veux dire que le même laquais qui aura annoncé à la porte du salon, de sa voix la plus emphatique : MADAME LA DUCHESSE D'ERMONT! n'aura rien de plus pressé, en revenant à l'antichambre, que de s'écrier de sa voix la plus mordante : « Quand on

pense que sa mère a commencé par être demoiselle de magasin au *Grand saint Laurent*... et que son père n'est millionnaire que parce qu'on l'a exproprié et qu'on lui a payé cinq millions un chantier qu'il avait acheté cinquante mille francs !... »

On entend sonner.

DOUCET.

Si les valets disent cela, raison de plus pour se hâter de le faire oublier en sautant à pieds joints le plus vite et le plus haut possible par-dessus une génération. C'est en alliant ainsi la fortune nouvelle à la noblesse ancienne que les plus grandes familles ont commencé par faire souche d'héritage... Va! aucune de ces familles — c'est moi qui te l'affirme — n'est descendue en droite ligne de la cuisse de Jupiter... Ce qu'on peut dire de ta mère et de ton père est précisément la raison pour laquelle j'ai tenu à avoir le gendre que j'ai choisi.

LÉOCADIE.

Ce n'est pas toi qui l'as choisi, c'est lui qui t'a pris...

DOUCET.

Qu'importe! Quand tu auras un fils qui portera le titre de duc d'Ermont, tu reconnaîtras toi-même que ce n'est pas la vanité qui m'a fait agir... (Léocadie fait un geste d'incrédulité.) C'est la raison... (On entend sonner.) Quand on est riche, il faut avoir dans le monde une situation en rapport avec sa fortune. Pourquoi ai-je acheté en Touraine, moyennant douze cent mille francs, la terre et le château de Bois-le-Vent?... Était-ce pour mon plaisir? Ah! parbleu! non; car tous les deux seuls, nous mourions d'ennui dans ce vieux château flanqué de tourelles et entouré de fossés...

On entend sonner.

LÉOCADIE.

Mais aussi quelle idée d'aller acheter un immense château, puisque nous n'avons pour le remplir ni parents ni amis !...

DOUCET.

Il faut être juste, il faut être logique... *Qui veut la fin veut les moyens*... Je voulais te choisir un mari qui me convînt. Où le trouver si on ne le cherche pas? J'avais compté sur les voisins pour recruter parmi eux le gendre que je cherchais ; mais c'est à peine si tous ces petits nobliaux, des barons sans baronnie, des comtes qui vivent comme des fermiers, nous ont rendu, au bout de deux mois, la visite que, dès le lendemain de notre arrivée dans le pays, nous avions eu la politesse d'aller leur faire en poste à quatre chevaux... Ah! l'on a bien raison de dire que le monde ne se compose que d'envieux et de vaniteux... Tous vaniteux! tous envieux!

LÉOCADIE.

S'ils ne se souciaient pas de se lier avec nous?...

DOUCET.

Et pourquoi donc? Est-ce que tous les hommes ne sont pas égaux devant... la fortune? Je te conseille de prendre la défense de tous ces paltoquets contre moi qui n'avais qu'une pensée en allant à eux... te marier! On croit qu'il n'y a rien de plus facile à marier qu'une fille qui a deux millions comptant et quatre millions d'espérances... Quelle erreur! quelle bêtise! Les jeunes gens qui n'ont rien n'osent pas se présenter, et ceux qui auront de la fortune ne se présentent pas... Ces beaux messieurs croiraient déroger... Ils se marient en se parquant étroitement dans le petit cercle de leurs relations de famille et de coterie... car, au temps où nous vivons, il n'y a plus que des coteries... Où est la société maintenant? où est-elle? je te le demande...

LÉOCADIE.

Ce dont tu te plains ne nous serait pas arrivé si, nous aussi, nous nous étions renfermés dans le petit cercle de notre famille et de nos amis.

DOUCET.

Oui, avec ton cousin Charles... un garçon d'esprit et de cœur,

je ne dis pas le contraire... mais qui porte le même nom et le même prénom que moi : Charles Doucet! Mon petit-fils se serait donc appelé *monsieur Doucet* et ma petite-fille *mademoiselle Doucet*... C'est ce que je n'ai pas voulu, et j'ai eu raison.

LÉOCADIE.

C'est ce que fera connaître l'avenir!

DOUCET.

En attendant l'avenir, j'ai le passé pour moi... Ce serait bien la peine d'être devenu riche, de s'être brouillé avec toute sa famille et tous ses anciens amis, d'avoir ameuté contre soi l'envie et les envieux, si c'était pour rester claquemuré chez soi; si ce n'était pas pour jouir de sa fortune, si ce n'était pas enfin pour briller dans le monde! Avec cent mille francs de rente et le titre de duc, on va partout... on va à la cour... on va chez les ministres... on va chez les ambassadeurs... on va enfin chez tous les grands personnages!

LÉOCADIE.

Eh bien, mon père, je ne serais allée ni à la cour ni chez les grands personnages...

DOUCET.

Alors, tu aurais végété!

LÉOCADIE.

J'aurais végété, soit... Mieux vaut végéter dans sa modestie que souffrir dans sa fierté. (On entend sonner.) Qui peut sonner ainsi? Voilà, en cinq minutes, la sixième fois que l'on sonne!

DOUCET.

Végéter avec ton cousin Charles Doucet!... C'est précisément afin de t'ôter de la tête cette idée fausse, que je t'ai conduite à Dieppe, à Trouville, à Deauville, à Bagnères-de-Luchon, à Vichy, à Plombières, à Hombourg, à Baden-Baden... pour te mettre en évidence; mais nulle part une personne de connaissance... pas une seule!

LÉOCADIE.

Il ne pouvait en être autrement.

DOUCET.

Vas-tu encore prendre contre-moi le parti de toutes ces prétendues grandes dames russes ! Après t'avoir toisée de la tête aux pieds le premier jour de notre arrivée à Baden-Baden, à peine te regardaient-elles le lendemain, malgré toutes les toilettes que je t'avais choisies et commandées moi-même ;... ou plutôt elles te regardaient, avec je ne sais quel air prude, comme si je n'eusse pas été ton père et que tu n'eusses pas été ma fille.

LÉOCADIE.

Elles ne savaient pas qui nous étions...

DOUCET.

Des princesses d'alcool !... des princesses dont les pères se sont enrichis à débiter de la méchante eau-de-vie où il n'entre que du grain et pas une grappe de raisin !...

On entend sonner.

LÉOCADIE.

Tu vois donc bien, mon bon père, que j'avais raison de ne pas vouloir de toutes ces toilettes qui appelaient sur nous l'attention !

DOUCET.

Tu avais tort ! car, sans toutes ces toilettes... de mon goût, Adrien ne t'eût pas remarquée aux courses de Baden-Baden... il n'eût pas su qui nous étions, et nous n'eussions pas su qui il était... il n'eût pas su que je te donnais huit cent mille francs comptant et la terre de Bois-le-Vent ; total, deux millions de dot ! Et nous n'eussions pas su que c'était le duc d'Ermont... Ce n'est qu'à dater de ce jour-là qu'il n'a pas cessé d'être pour toi, et même pour moi, aux plus petits soins. Après avoir commencé par nous ennuyer tant, avons-nous fini par nous amuser !... Chaque jour, une partie nouvelle : déjeuners à la Favorite, dîners aux flambeaux dans les ruines du vieux château, avec la musique militaire ;

bals au Rendez-vous de chasse, excursions le matin, fêtes le soir... Ah! j'en ris encore!... comme cela faisait endiabler toutes ces grandes pécores et tous ces petits fats qui avaient fait fi de nous! comme ils enrageaient de voir que leur duc ne nous quittait pas plus que son ombre!... Ce que je dis là, est-ce vrai?

LÉOCADIE.

Il n'est que trop vrai qu'Adrien ne nous a pas quittés un seul instant, jusqu'au moment où l'acte de mariage a été signé à la mairie et où tu lui as compté l'argent... par-dessus lequel il m'a prise...

On entend sonner.

DOUCET.

Chose promise, chose due...

LÉOCADIE.

Étais-tu donc si pressé de te défaire de moi ?

DOUCET.

C'était à prendre ou à laisser.

LÉOCADIE.

Eh bien, tu n'aurais pas dû hésiter!

DOUCET.

Mais après?... Il aurait fallu recommencer la même tournée... (On entend sonner.) Ces héritières!... elles voudraient toutes qu'on les épousât uniquement pour elles-mêmes... Alors, à quoi sert d'être héritière et d'avoir une grosse dot?

LÉOCADIE.

Cela devrait servir à choisir son mari... Mais cela ne m'aura pas servi à choisir le mien...

DOUCET.

Ah çà! mademoiselle... je veux dire madame... un peu de mé-

moire!... Tu ne parlais pas ainsi à Baden-Baden. Lorsque le duc t'offrait partout son bras, tu le trouvais très-aimable et tu ne parlais pas de ton cousin Charles. Avoue-le toi-même!

LÉOCADIE.

Je l'avoue... Mais c'est qu'à Bade, Adrien paraissait m'aimer... c'est que je croyais qu'il m'aimait... c'est que je croyais surtout qu'il m'aimerait...

On entend sonner.

DOUCET.

Il t'aime!... Ou, s'il ne t'aime pas encore, aie de la patience, cela viendra.

LÉOCADIE.

S'il m'aimait, est-ce qu'à peine descendu de voiture, au retour de l'église, Adrien m'eût quittée tout de suite comme il l'a fait... me laissant ici... sans que je sache rien de ses projets et de ses arrangements?

DOUCET.

J'étais là... Il t'a laissée avec moi... donc, il ne t'a pas laissée seule... Ce n'est pas tout : il s'est excusé en me disant qu'il avait à régler des affaires urgentes.

LÉOCADIE.

Le jour de son mariage, quelle autre affaire doit-on avoir que de rassurer sa femme, que de lui montrer qu'on l'aime, alors même qu'il ne serait pas vrai qu'on l'aimât?

DOUCET.

Il y a des affaires qui n'attendent pas.

LÉOCADIE.

Des affaires qui, le jour où l'on se marie, ne peuvent pas attendre jusqu'au lendemain, ne doivent pas être bonnes... (On entend

sonner.) Encore! C'est la dixième fois qu'on sonne depuis un quart d'heure !

DOUCET.

Ce sont des amis du duc qui viennent le féliciter.

LÉOCADIE.

Ils étaient à l'église, où ils lui ont serré la main... Et d'ailleurs, ce n'est pas le jour d'un mariage qu'on fait des visites aux mariés... On attend leur visite pour la rendre... on ne leur en fait pas. (On entend sonner.) Voilà que l'on sonne encore!

DOUCET.

Si ce sont des personnes qui ont besoin d'entrer, il faut bien qu'elles sonnent.

LÉOCADIE.

Le jour d'un mariage, il n'y a que des créanciers qui puissent affluer et sonner ainsi!

DOUCET.

Eh bien, quand Adrien aurait des dettes de jeune homme... Peuh! cela ne tire pas à conséquence!... Il faut être juste, il faut être logique... Si le duc avait été riche et que tu n'eusses pas eu une grosse dot... il ne t'aurait pas demandée en mariage.

On entend encore sonner.

LÉOCADIE.

Suis-je donc laide?

DOUCET.

Tu sais bien que tu ne l'es pas...

LÉOCADIE.

Suis-je donc sotte?

DOUCET.

Tu as hérité de tout l'esprit de ta mère.

LÉOCADIE.

Enfin, suis-je ridicule? suis-je embarrassante? ne sais-je rien de ce qu'il faut savoir?

DOUCET.

Si tu ne savais rien, à quoi donc aurait servi tout ce que j'ai dépensé pour ton instruction, et afin que tu eusses les meilleurs maîtres de Paris, les plus chers?...

LÉOCADIE.

N'ai-je pas profité de leurs leçons?

DOUCET.

Qui te dit le contraire? Tu chantes assez joliment... tu ne joues pas mal du piano-forté... tu danses la polka très-bien... tu as eu tous les prix d'histoire et de géographie, et tu passes des journées à lire... des livres sérieux... qui me feraient bâiller, moi!

LÉOCADIE.

Alors, mon père, pourquoi donc dis-tu que, si je n'avais pas eu la dot que tu m'as donnée, jamais Adrien n'eût voulu de moi pour sa femme?

DOUCET.

Parce qu'une duchesse ne peut pas loger au cinquième étage et faire ses visites en fiacre. — Il faut être juste, il faut être logique... et tu ne l'es pas.

LÉOCADIE.

Je le suis... J'aurais très-bien compris qu'Adrien, ayant dépensé sa fortune, ne m'épousât point sans dot; mais, parce que tu m'en donnes une très-grosse, est-ce donc une raison pour qu'Adrien ne m'aime pas et qu'aussitôt le mariage irrévocablement conclu, il en paraisse honteux et me laisse là depuis une heure en habits de mariée... sans que je sache encore si c'est une robe de voyage ou de ville que je dois mettre... si nous restons à Paris ou si nous partons pour Bois-le-Vent? (On entend sonner.) Ah! je n'y tiens plus!

DOUCET.

Où vas-tu ?

LÉOCADIE.

Je vais demander à Adrien pourquoi cette sonnette ne cesse de sonner...

Elle sort.

SCÈNE II

DOUCET, seul.

Je n'ai rien voulu laisser paraître sur mon visage... *Il faut faire bonne mine à mauvais jeu,* dit l'adage... mais intérieurement je ne saurais disconvenir qu'il y a du vrai dans ce que la petite vient de dire. En effet, il n'est pas naturel que, le jour de ses noces, on carillonne ainsi à la porte du mari... Hum! hum!... Oui, en effet, cela sent le créancier... Eh bien, quand cela le sentirait... après?... Il faut être juste, il faut être logique... *Plaies d'argent ne sont pas mortelles*... Me fussé-je trompé en prenant le duc pour gendre, que je n'en dois pas convenir avec Léocadie... au contraire! (On entend sonner.) Il y a des vérités qu'il ne faut dire qu'à soi... entre quatre murs et quand on est bien sûr qu'ils n'ont pas d'oreilles... Si je me suis trompé, si je me suis trop pressé... c'est cette diablesse d'oisiveté qui en est la cause! Ah! coquine d'oisiveté, si tu es la mère de tous les vices, tu es aussi la mère de toutes les fautes... Depuis que je ne fais plus rien que me promener matin et soir en landau avec Léocadie, il semble que l'oisiveté, la richesse et l'isolement se soient ligués contre moi! J'achète une grande terre pour avoir des voisins... je manque mon coup... Je marie ma fille à un duc pour qu'il me fasse jouir de ma fortune... Cette fois encore, aurais-je manqué mon coup? (On entend sonner.) Moi aussi, il faut que j'éclaircisse le mystère de ce drelin drelin drelin continuel.

Il sonne.

SCÈNE III

DOUCET, JOHN.

JOHN.

I thought it was Your Grace woh had rang?

DOUCET.

Qu'est-ce qu'il baragouine-là ? *English spoken here...* Voilà tout ce que je sais d'anglais... (A John.) Quels sont les gens qui sonnent si souvent ?... Eh bien, sourd, est-ce que tu n'entends pas ? Je te demande de me dire quels sont les gens qui sonnent si souvent ?

JOHN.

What do you mean?

DOUCET.

What do you mean... Que le diable t'emporte avec ton anglais, auquel on ne comprend rien! Je te parle en français, réponds-moi en français.

JOHN.

I do not understand?

DOUCET.

I do not understand! Une brute, qui ne sait pas même le français!... (On entend sonner.) Eh bien, idiot, quand tu resteras là planté comme un piquet...

JOHN.

Speak plainer.

DOUCET.

Imbécile! ne vois-tu pas que tu m'impatientes... Va-t'en !

JOHN.

I do not understand.

DOUCET.

Animal!... Je te dis de t'en aller.

JOHN.

I do not understand.

DOUCET.

I do not understand!... I do not understand!... Brute! animal! imbécile! idiot! crétin! qui répètes toujours la même chose! crois-tu donc que tu vas faire de ce salon ton antichambre? (A lui-même.) Mais comment m'en débarrasser? comment le renvoyer? Si je le renvoyais en lui donnant?...

Il fait le geste d'un coup de pied au bas du dos.

SCÈNE IV

DOUCET, LÉOCADIE, JOHN.

DOUCET, à Léocadie.

Ah! c'est bien heureux que tu arrives pour me délivrer de cette buse de domestique! Il ne sait pas un mot de français et voilà un quart d'heure que je lui parle sans pouvoir en tirer d'autre réponse que celle-ci : *I do not understand!...*

LÉOCADIE.

Que voulais-tu savoir, mon père?

DOUCET.

Je voulais savoir pourquoi on sonnait si souvent... Le sais-tu?

LÉOCADIE.

Non! j'ai cherché Adrien sans le trouver... J'ai entendu beau-

coup de voix confuses et criardes, mais sans pouvoir rien distinguer... Toutes le portes étaient fermées au verrou, je n'ai pu en ouvrir aucune.

DOUCET.

Toi, puisque tu sais sa langue, interroge donc cette statue britannique... Demande-lui pourquoi, depuis une heure que nous sommes ici, on a déjà sonné plus de vingt fois.

LÉOCADIE, à John.

My father wishes to know why the bell rung at least twenty times during the hour we were together.

JOHN.

Then, madam, if your father does not know it, it is certainly not my place to tell it him.

DOUCET.

Qu'est-ce qu'il baragouine encore?

LÉOCADIE.

Il dit : « Si votre père ne le sait pas, ce n'est point à moi de le lui apprendre. »

DOUCET.

Le drôle! s'il ne me l'apprend pas quand je l'interroge, qui donc me l'apprendra? Entre un Français et un Anglais, quelle différence!... Il n'y a qu'à parler à un Français pour qu'il vous comprenne tout de suite... Ah! j'espère bien que tu vas te défaire au plus tôt de cet insulaire... et le renvoyer dans sa patrie.

LÉOCADIE, à John.

Well go and tell the duke I am waiting for him. Say I have something to say to him. (A Doucet.) Je lui dis d'aller prévenir Adrien que je l'attends et que je désire lui parler.

JOHN.

His Grace is out with his horses.

LÉOCADIE, à Doucet.

Il me dit que Sa Grâce essaye des chevaux !

DOUCET.

C'est mon gendre qu'il appelle Sa Grâce ?...

LÉOCADIE.

Oui, parce qu'il est duc...

DOUCET.

Sa Grâce!... J'aime assez cette expression britannique... C'est égal, ce n'est pas commode d'avoir des valets auxquels on ne peut donner un ordre sans avoir avec soi un interprète... comme en Turquie! C'est la mode... La drôle de mode!... Eh bien, est-ce que ce fainéant va toujours rester là?

LÉOCADIE, à John.

I command you to speak.

JOHN.

The bell was rung by the bailifs whoscame to seiz-e the duk's furniture and carry him off to the Queen's bench. But His Grace having been married this morning, was thus enabled to furfill the promise he had made of paying all his debts to day.

LÉOCADIE, à Doucet.

A ta question, voici sa réponse : « Les coups de sonnette que vous avez entendus, c'étaient autant d'huissiers qui avaient tout saisi, qui allaient tout faire vendre et qui devaient arrêter Sa Grâce et la conduire ce soir même à la prison pour dettes, si Sa Grâce ne s'était pas mariée ce matin et n'avait pu tenir sa promesse de tout payer aujourd'hui même... »

DOUCET.

Ah! c'est cela qu'il t'a baragouiné?... Eh bien, dis-lui de nous débarrasser de sa présence.

LÉOCADIE, à John.

You may retire... I know all I wished to know.

John salue et sort.

SCÈNE V

DOUCET, LÉOCADIE.

DOUCET.

Enfin, le voilà parti !...

LÉOCADIE.

Avais-je raison, mon père?

DOUCET.

C'est moi qui ai eu raison de te faire apprendre trois langues, l'anglais, l'allemand et l'italien ; car ta dot pouvait allécher un seigneur italien, un prince allemand, un milord anglais, aussi bien qu'un duc français. Tu te trompes, si tu crois que tu triomphes et que je suis battu... Avant tout, il faut être juste, il faut être logique. Qu'ai-je voulu ? J'ai voulu un gendre qui me complétât.

LÉOCADIE.

Qui te complétât?

DOUCET.

Oui, qui me complétât, en ayant ce que je n'ai pas, c'est-à-dire un titre qui lui donne, qui te donne, qui nous donne à tous une bonne position dans le monde et de belles relations; car, sans relations, qu'est-ce que le monde, et, sans le monde, qu'est-

ce que la fortune? De son côté, le duc a voulu une femme qui lui apportât ce qu'il n'avait plus, c'est-à-dire de bel et bon argent comptant, un magnifique château et une grande terre... bien giboyeuse, où il pourra inviter à chasser tous ses amis, les messieurs du *Club des Jockeys*... Je chasserai avec eux... ils chasseront avec moi... nous chasserons ensemble...

LÉOCADIE.

Mais tu ne chasses pas, tu n'as jamais chassé... et ce n'est pas à ton âge que l'on apprend...

DOUCET.

On apprend à tout âge et il y a un commencement à tout. Où en étais-je?... Tu m'interromps sans cesse... Ah! m'y voilà! Qui te dit que le duc n'aurait pas toujours continué la vie de garçon s'il n'eût pas eu à ses trousses une meute de créanciers? S'il a eu tort, j'en conviens, de faire des dettes, il a raison, je le soutiens, de les payer... et le plus vite possible, c'est le mieux. (On entend sonner.) Sonnez, sonnez encore! carillonnez! cela ne fera pas changer ma manière de voir... Se marier pour payer ses dettes, oui, c'est très-bien! et chaque coup de sonnette me prouve que mon gendre est un honnête homme.

LÉOCADIE.

Un honnête homme! Ah! mon bon père, toi à qui rien n'a coûté pour me témoigner ta tendresse, comment peux-tu faire si bon marché du bonheur de ta fille, et trouver ainsi tout simple de le faire passer après des dettes de fournisseurs, des factures de tailleurs, des mémoires de carrossiers et des comptes de marchands de chevaux!...

On entend sonner.

DOUCET.

C'est que, moi, je suis juste, je suis logique... A ton point de vue, tu as raison; mais, au mien, qui est le vrai, le duc n'a pas tort... Il avait des dettes. Quel moyen de les payer? Un seul : faire un riche mariage... Il te rencontre, il te remarque, il demande

ta main, je la lui donne, il t'épouse, tu l'épouses, le maire vous unit, le prêtre vous bénit, le duc touche ses huit cent mille francs, je les lui paye en billets de banque... où donc est le tort? A sa place et avec son titre, qui n'en eût fait autant? De deux choses l'une : ou le duc est un bon vivant, ce qui n'empêche pas d'être un bon cœur, et alors il t'aimera et te rendra heureuse, et c'est moi qui l'aurai bien jugé... ou c'est un mauvais sujet incorrigible, et alors...

LÉOCADIE.

C'est moi qui payerai ton erreur de tout le bonheur de ma vie!

DOUCET.

Je mets tout au pis. En préférant un titre dont on hérite et qu'on transmet, à un nom qu'on acquiert, mais qui, au lieu d'être pour les enfants un levier, est un fardeau... je suppose que je me sois trompé... Eh bien, dans ce cas, tu te sépareras de ton mari sans procès et sans éclat, et tu reviendras demeurer avec ton père... Tout sera dit... Le duc, mon gendre, aura mangé ta dot, c'est vrai ; mais il n'aura pas mangé les quatre millions qui me restent, et ma fille, Léocadie Doucet, habitant avec son père et faisant les honneurs de son hôtel, sera... (élevant la voix) duchesse d'Ermont!

LÉOCADIE.

Duchesse d'Ermont!... Mais, séparée de mon mari, je n'en serais que plus isolée... Je n'appartiendrais à aucun monde, à aucune société, ni à celle que nous avons désertée, ni à celle dont tu veux que je fasse l'assaut...

DOUCET.

Quand ce que tu dis là serait vrai, il serait trop tard maintenant pour en convenir. C'était hier qu'il fallait me dire cela. Car, après tout, est-ce que j'ai le visage d'un père dénaturé? est-ce que tu as la figure d'une victime immolée? Tu t'appelles Léocadie...

tu ne t'appelles pas Iphigénie! S'il est vrai que j'ai insisté pendant deux mois afin que tu acceptes le duc pour mari, je ne t'ai pas forcée de le prendre! Hier encore, tu étais la maîtresse de le refuser... Il n'y avait rien de signé et tu n'avais qu'à dire non... Pourquoi ne l'as-tu pas dit?

LÉOCADIE.

Je t'ai fait part de mes doutes, de mes craintes.

DOUCET.

Il fallait insister!

LÉOCADIE.

J'ai insisté ; mais tu m'as assuré qu'Adrien m'aimait très-sincèrement et qu'il m'aimerait... passionnément... Je t'ai cru...

DOUCET.

Puisque tu étais certaine du contraire, il ne fallait pas me croire.

LÉOCADIE.

Je n'en étais pas certaine...

DOUCET.

Si tu n'en étais pas sûre, pourquoi m'accuses-tu?

LÉOCADIE.

Ce n'est pas toi que j'accuse, mon bon père...

DOUCET.

Qui accuses-tu donc?

LÉOCADIE.

Ta fortune. Te rappelles-tu ces mots de ma pauvre mère, à son lit de mort?

DOUCET.

Non... Lesquels?

LÉOCADIE.

« Un peu de fortune vous classe et vous élève ; trop de fortune vous déclasse et vous abaisse. » (On entend sonner.) Encore, et toujours cette maudite sonnette! Je n'y puis plus tenir... Je t'en prie, cher père, cherche et trouve Adrien... Il faut absolument que je lui parle.

DOUCET.

Câline!... Que veux-tu lui dire?

LÉOCADIE.

Ce que j'ai sur le cœur.

DOUCET.

Si je vais le chercher, c'est à une condition.

LÉOCADIE.

Laquelle?

DOUCET.

C'est que tu ne lui feras pas de scène... Le jour de leurs noces — et même plus tard — les hommes n'aiment pas les querelles de ménage... Promets-moi d'être calme.

LÉOCADIE.

Je te promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour l'être...

DOUCET.

Alors, je vais aller chercher le duc... (Il sort après avoir baisé sa fille au front.) Va! tu seras heureuse... Si ce n'est pas avec lui, ce sera avec moi.

SCÈNE VI

LÉOCADIE, seule.

Me voilà seule! Je vais donc enfin pouvoir laisser couler librement les larmes que je retiens depuis deux heures avec tant

d'efforts! Mais à quoi m'avancerait de pleurer? Non, je ne pleurerai pas! Ah! que cette couronne me paraît lourde à porter!... (Elle ôte sa couronne de mariée et la pose sur la table.) Que faire? comment sortir d'une situation qui n'a plus d'issue? Dois-je me résigner toute ma vie au rôle de victime expiatoire de la vanité paternelle? dois-je subir en silence la dédaigneuse, l'outrageante indifférence d'un mari qui aura compté pour rien le bonheur de la femme à laquelle il a vendu la moitié d'un titre contre l'argent dont il avait besoin pour le rachat de sa liberté?... Cacherai-je ou montrerai-je les souffrances de mon orgueil blessé, et de mon cœur plus blessé encore que mon orgueil? car j'avais déjà commencé à aimer Adrien et à m'imaginer qu'en lui le fond valait mieux que les dehors empruntés à ce monde de désœuvrés dont il m'assurait qu'il était las et dégoûté. Il me le disait, je l'ai cru... Comme on est prompt à s'abuser! — Que faire?... Je ne sais. Que vais-je lui dire? Ah! ma mère, ma bonne mère, si tu étais là pour me conseiller?... Sois mon guide et entends ma prière! (Elle s'agenouille et prie, puis se relève précipitamment.) On vient.... Ce doit être lui!... O ma mère, ma mère, inspire-moi!

SCÈNE VII

LÉOCADIE, ADRIEN, en habit négligé du matin, éperons, cravache à la main, cigare à la bouche.

ADRIEN.

Votre père vient de me dire que vous me demandez, Léocadie. — Ah! le drôle de nom que ce nom de Léocadie!... Léocadie! qui diable a pu vous donner ce nom-là? Est-ce que vous n'en avez pas un autre... moins prétentieux?

LÉOCADIE.

Si ce nom vous paraît ridicule aujourd'hui, d'où vient qu'il ne vous l'ait pas paru le premier jour où vous m'avez été présenté?

ADRIEN.

Ma foi, à Bade, dans tout ce monde-là, je n'y avais pas fait attention; c'est à l'instant seulement que ce nom de... *Léocadie* m'a remis tout à coup en mémoire je ne sais quel titre de je ne sais quel vieil opéra-comique...

LÉOCADIE.

Point de détours, monsieur le duc! Ayez la franchise de me dire que je ne vous plais pas... que je vous déplais... et qu'en m'épousant, vous n'avez eu qu'une pensée : troquer un titre contre une dot... que vous êtes quitte et que vous n'entendez vous imposer aucun égard qui vous assujettirait à aucune gêne.

ADRIEN.

Puisque, madame la duchesse, vous le prenez si haut, je vous répondrai du même ton et je vous dirai : De votre côté, ayez la franchise d'avouer que, si je mérite un reproche, vous n'avez pas perdu de temps à me l'adresser, car vous avez encore à votre ceinture votre bouquet de fleurs d'oranger... Est-ce que vous comptez rester toute la journée ainsi costumée en madone?

LÉOCADIE.

Pour m'habiller autrement, j'attendais que vous m'eussiez fait connaître à quel projet vous vous étiez enfin arrêté... Si nous partions pour Bois-le-Vent ou si nous restions à Paris?

ADRIEN.

Que nous restions ou que nous partions, qu'est-ce que cela faisait? Dans aucun des deux cas, vous ne pouviez demeurer éternellement en habits de mariée sortant de l'église... Voyez ce que j'ai fait... (Il se regarde.) J'ai changé d'habits... Vous n'aviez qu'à faire comme moi... Vous n'êtes plus une enfant qu'il soit nécessaire de guider...

LÉOCADIE.

Non, je ne suis plus une enfant, et je vous sais gré de me le

rappeler... Mais, après tous les soins auxquels vous m'aviez accoutumée depuis deux mois... devinant et devançant tous mes désirs... ne me perdant pas de vue une seconde, pouvais-je supposer que vous disparaîtriez tout à coup... le jour et au moment même où j'avais le plus besoin de votre présence pour me rassurer contre de tristes impressions et de sombres pressentiments... peut-être injustes?

ADRIEN.

J'étais retenu.

LÉOCADIE.

Retenu! Qu'est-ce qui vous retenait?

ADRIEN.

Pourquoi ruser déjà? pourquoi m'adresser cette question, puisque je n'ai plus rien à vous apprendre?

LÉOCADIE.

Que voulez-vous dire?

ADRIEN.

Je veux dire que je n'ai rien à ajouter à l'interrogatoire en bonne forme que vous avez fait subir à John, mon ancien valet de chambre, passé de mon service au vôtre.

LÉOCADIE.

De votre service au mien!... apparemment pour vous rendre compte de tous les ordres que je lui aurai donnés.

ADRIEN.

C'est, madame, une injure gratuite que vous m'adressez, car ce n'est pas John qui a parlé.

LÉOCADIE.

Si ce n'est pas lui, monsieur, qui est-ce donc?

ADRIEN.

C'est votre brave homme de père qui m'a tout dit. Il a pensé

qu'il était bon qu'avant d'affronter l'orage qui grondait sur ma tête, je fusse prévenu... L'orage peut éclater, je l'attends.

LÉOCADIE.

Vous l'attendrez toujours, car il n'éclatera jamais.

ADRIEN.

Tant mieux ! tant mieux ! (Se frottant les mains.) Cependant, votre père m'a reproché de vous avoir déjà fait pleurer.

LÉOCADIE.

Mon père vous a dit la vérité. Oui, en effet, j'ai versé un larme... mais une seule... que vous n'avez pas vue, quoiqu'elle soit tombée sur votre main...

ADRIEN.

Sur ma main?

LÉOCADIE.

Oui, sur votre main.

ADRIEN.

Où cela donc?

LÉOCADIE.

A l'église... Mais, rassurez-vous, il n'est plus en votre pouvoir d'en faire couler une seconde de mes yeux.

ADRIEN.

Brava ! bravissima ! car j'ai en horreur les femmes qui pleurnichent.

LÉOCADIE.

C'est une horreur que j'ai la certitude de ne vous inspirer jamais.

ADRIEN.

Bien riposté... Tiens !... est-ce que vous auriez du caractère, Léocadie?

LÉOCADIE.

Léocadie est un nom que je ne vous permets plus de me donner.

ADRIEN.

Ne jouons pas la comédie.

LÉOCADIE.

La comédie! Qui donc m'aurait appris à la jouer, à moins que ce ne soit vous, depuis que je vous ai rencontré?

ADRIEN.

Peu importe de qui vous ayez pris des leçons, vous la jouez très-bien ; cependant, si vous m'en croyez, Léocadie, vous quitterez avec moi ce ton théâtral.

LÉOCADIE.

Je vous le répète, monsieur, appelez-moi *madame.*

ADRIEN.

Une femme n'appelle pas son mari *monsieur*, et un mari n'appelle pas sa femme *madame.*

LÉOCADIE.

Je ne suis pas votre femme... et vous ne serez jamais mon mari.

ADRIEN.

Ah ! la bonne plaisanterie !...

Il la prend par la taille et veut l'attirer familièrement à lui.

LÉOCADIE, se reculant avec dignité.

Vous vous trompez, monsieur... Ce que je viens de dire est sérieux.

ADRIEN.

Est-ce que nous ne venons pas de nous marier ?

LÉOCADIE.

Vous l'avez oublié ! Moi, je m'en suis souvenue.

ADRIEN.

Eh bien, puisque vous vous en souvenez, je n'aurai pas besoin de vous rappeler que vous venez de signer notre acte de mariage.

LÉOCADIE.

Il est nul.

ADRIEN.

Nul ! Et comment cela ? Est-ce que toutes les publications exigées par la loi n'ont pas été régulièrement faites ?

LÉOCADIE.

Je ne dis pas le contraire.

ADRIEN.

Est-ce que vous n'êtes pas majeure ?

LÉOCADIE.

Pleinement.

ADRIEN.

Est-ce que votre père a fait opposition à votre union ?

LÉOCADIE.

Loin de s'y opposer, vous le savez bien, c'est lui qui l'a voulu.

ADRIEN.

Alors, qu'y manque-t-il donc ?

LÉOCADIE.

Mon consentement.

ADRIEN.

Vous l'avez donné deux fois, et par écrit : la première fois, hier, à la mairie, et la seconde fois, ce matin, l'église.

LÉOCADIE.

Cela est vrai... Mais, si je l'ai donné, c'est par surprise et avant que je me fusse aperçue que vous ne m'aimiez pas... parce que... vous en aimez une autre...

ADRIEN.

Qui vous l'a dit?

LÉOCADIE.

Personne.

ADRIEN.

Alors, comment le savez-vous?

LÉOCADIE.

Par la manière dont vous me le demandez.

ADRIEN.

C'est ce gredin de John qui aura parlé... Cependant il ne sait pas un mot de français...

LÉOCADIE.

Et vous aviez pensé que je ne savais pas l'anglais! C'était bien calculé.

ADRIEN.

Le gueux! comme je vais le chasser.

LÉOCADIE.

Vous oubliez, monsieur le duc, que vous venez de me déclarer que John avait passé de votre service au mien.

ADRIEN.

En défendant ce drôle, vous venez de vous trahir.

LÉOCADIE.

En le menaçant, vous venez de vous accuser.

Léocadie sonne.

ADRIEN.

Pourquoi sonnez-vous ?

LÉOCADIE.

Pour appeler John.

ADRIEN.

Que lui voulez-vous ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN VALET DE PIED.

LÉOCADIE.

C'est John que j'ai sonné...

LE VALET DE PIED.

John n'était pas à l'antichambre, c'est pour cela que j'ai répondu... Que désire madame la duchesse ?

LÉOCADIE.

Des cigares et un bougeoir pour M. le duc, dont le cigare vient de s'éteindre.

Le valet sort.

SCÈNE IX

ADRIEN, LÉOCADIE.

ADRIEN.

Est-ce un leçon de convenance que madame la duchesse d'Ermont veut donner à son mari ?

LÉOCADIE.

Moi, monsieur le duc!... vous donner une leçon!... laquelle donc?

ADRIEN.

Une leçon, voulant dire que j'ai eu tort d'entrer chez vous un cigare à la bouche. Je le reconnais, la leçon est méritée; mais, excusez-moi, ce n'est pas ma faute; c'est la faute...

LÉOCADIE.

De qui donc?

ADRIEN.

De l'habitude. Quand on fume toujours, on ne s'aperçoit plus qu'on fume.

LÉOCADIE.

M. le duc d'Ermont ne connaissait donc que des femmes chez lesquelles il fumait, sans faire de différence entre elles?

ADRIEN.

Maintenant, toutes les femmes, sans exception, permettent qu'on fume.

LÉOCADIE.

Chez elles?... Croyez-le bien, ce n'est pas pour moi que je me permets de vous faire cette question; car, ici, ce n'est pas chez moi que vous êtes, c'est chez vous.

ADRIEN.

Que veut dire cette doucereuse parole... remplie d'amertume?

LÉOCADIE.

Cette parole sans amertume veut dire que, dans une heure, je serai rentrée dans la maison de mon père, pour ne plus la quitter.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE VALET DE PIED.

LÉOCADIE, au valet de pied.

Posez le bougeoir et les cigares sur cette table... près de M. le duc...

Le valet de pied exécute l'ordre et sort.

SCÈNE XI

ADRIEN, LÉOCADIE.

ADRIEN, soufflant la bougie.

Ce bougeoir et ces cigares sont inutiles... Si mal élevé que j'aie pu vous paraître tout à l'heure, un seul avertissement ainsi donné me suffit...

LÉOCADIE.

Pourquoi donc interromprais-je vos habitudes ? Décidée à garder ma liberté, je dirai comme mon père, je dirai qu'il est juste et qu'il est logique que vous gardiez la vôtre.

ADRIEN.

Parole d'honneur ! savez-vous, Léocadie, que vous m'étonnez !

LÉOCADIE.

En quoi donc, monsieur le duc?

ADRIEN.

Par un esprit de décision que je ne vous soupçonnais pas... Vrai, je n'ai jamais rencontré de femme qui vous ressemblât... Vous-même, vous ne ressemblez plus à la femme que j'ai ren-

contrée à Bade il y a deux mois, et que j'ai conduite ce matin à l'église... Qu'est-ce qui a donc pu vous changer subitement ainsi?

LÉOCADIE.

Vous me le demandez ?

ADRIEN.

Oui, je vous le demande.

LÉOCADIE.

Un conseil qui m'a été donné.

ADRIEN.

Par qui donc?

LÉOCADIE.

C'est mon secret... et je n'ai pas à craindre que personne le trahisse.

ADRIEN.

Un conseil! Que diable peut être ce conseil... et qui a pu vous le donner? Vous n'avez vu personne depuis que nous sommes rentrés... J'ai beau chercher dans ma tête, je ne le devine pas... Allons, Léocadie, je vous en prie, ne m'intriguez pas plus longtemps...

LÉOCADIE.

Vous tenez absolument à le savoir ?

ADRIEN.

Absolument.

LÉOCADIE.

A quoi bon? A la situation dans laquelle vous m'avez enfermée, il n'y a qu'une seule porte...

ADRIEN

Laquelle ?

LÉOCADIE.

Celle que personne n'ouvre.

ADRIEN.

Cette réponse est une réponse de sphinx ; mais plus elle est obscure, plus elle excite ma curiosité... Dussé-je l'enfoncer, j'ouvrirai cette porte mystérieuse...

LÉOCADIE.

Je vous en donnerais la clef, qu'en vos mains cette clef ne l'ouvrirait pas.

ADRIEN.

Qu'en savez-vous? Savez-vous ce qui se passe en ce moment en moi ?

LÉOCADIE.

Eh! que peut-il donc se passer en vous ?

ADRIEN.

Parole d'honneur, je ne le sais pas moi-même... Je ne me reconnais pas, je ne me reconnais plus... Ce que je ressens, c'est la première fois de ma vie que je l'éprouve. Quelle femme êtes-vous donc, pour me troubler ainsi ?

LÉOCADIE.

Vous plaisantez!... Moi, vous troubler ?

ADRIEN.

Je ne plaisante pas; ce que je vous dis est sérieux... Je ne sais plus où j'en suis ; je sais seulement que j'ai dû vous offenser, vous blesser, vous paraître un homme grossier, manquant de délicatesse et n'ayant pas de cœur... Et cependant, du cœur... j'en ai... oui, j'en ai... mais je m'en défie... je m'en défiais... et je le cachais... Vous aurais-je méconnue? Mais comment diable aussi vouliez-vous que je devinasse sous toutes vos toilettes extravagantes la femme que je commence à entrevoir, et qui, je le sens

et l'avoue, exerce déjà sur moi une influence... dont je ne me rends pas encore bien compte?

LÉOCADIE.

Prenez garde, monsieur le duc! ce que vous me dites là ressemble à une déclaration, et cette déclaration risquerait de me rappeler ce que vous me disiez à Bade.

ADRIEN.

Ce que je vous disais à Bade, je ne le pensais pas.

LÉOCADIE.

Et ce que vous me dites à Paris?

ADRIEN.

Je le pense.

LÉOCADIE.

Le moyen de distinguer au fond du cœur d'un homme ce qui est sincère de ce qui ne l'est pas?

ADRIEN.

Vrai! Léocadie, je m'aperçois que je vais vous aimer d'un sentiment qui m'était inconnu...

LÉOCADIE.

Je vous le répète, point de compliments, point de phrases... Ne jouez pas ici le second acte de la comédie dont vous avez joué le premier acte il y a deux mois. Je vous en préviens... maintenant ce serait trop tard... mes yeux se sont ouverts.

ADRIEN.

Léocadie, je te jure...

LÉOCADIE.

Renoncez à cette façon de me parler, ou je romps l'entretien. Je ne m'abuse pas, je ne m'abuse plus... Ce qui vous dicte ce langage, en contradiction avec votre conduite, ce n'est pas la tendresse... c'est la curiosité.

ADRIEN.

L'une et l'autre... De grâce, plus d'énigmes! Ce conseil qui vous a été donné, quel est-il?

LÉOCADIE.

Faut-il donc que je vous le dise? C'est d'échapper, par la dignité des sentiments, à la fausseté des situations.

ADRIEN.

Et ce conseil, qui vous l'a donné?

LÉOCADIE.

Ma mère...

ADRIEN.

Mais votre mère, vous l'avez perdue!

LÉOCADIE.

Je l'ai retrouvée par la prière... Je l'ai invoquée à genoux et les mains jointes, et elle m'a répondu : « Il n'y a que la vérité qui ait la puissance de simplifier ce qui est compliqué et de rectifier ce qui est faux. Sois toujours vraie, afin d'être toujours digne... » Soyons donc sincères tous les deux... Y consentez-vous?

ADRIEN.

Comment ferais-je pour n'y pas consentir? Votre volonté vient de prendre la place de la mienne.

LÉOCADIE.

Alors, avouez-moi franchement que vous ne m'aimez pas; avouez-moi que, lorsque vous avez demandé ma main à mon père, vous ne vous êtes pas dit : « Il faut que j'épouse cette héritière pour la rendre heureuse en l'aimant. » Non... Vous vous êtes dit : « Il faut que j'épouse cette folle qui m'écoute pour payer les huissiers qui me poursuivent... » Vous ne vous êtes pas dit : « L'amour qu'elle aura pour moi m'en donnera pour elle... » Vous vous êtes dit : « Elle fait un *mariage de vanité* pour avoir un titre; moi, je

fais un *mariage d'honneur* pour payer mes dettes. » Et dans votre pensée vous avez ajouté : « Les dettes soldées et le titre livré, parchemin contre écus, nous serons réciproquement quittes... Si elle ne m'aime pas, tant mieux pour moi; et si elle m'aime, tant pis pour elle !... car, si elle ne m'aime pas, je continuerai joyeusement la vie que je menais ; et, si elle m'aime, j'aurai pour raison de la délaisser les querelles qu'elle ne manquera pas de me faire... » — Suis-je dans le vrai, monsieur ?

ADRIEN.

Parfaitement... Mais plus cela est vrai, plus je suis confondu...

LÉOCADIE.

De quoi donc ?

ADRIEN.

De vous entendre parler avec autant d'expérience que si vous aviez trente ans.

LÉOCADIE.

Que cela ne vous étonne pas ! J'ai perdu ma mère, une simple femme que la fortune avait rendue plus simple encore. Je l'ai perdue au moment où ses avis allaient m'être le plus nécessaires... A dix-sept ans, une jeune fille qui adore sa mère et qui a la douleur de la perdre ne tarde pas à acquérir une expérience précoce... Elle ne réfléchissait pas... elle réfléchit ; — elle ne regardait pas... elle regarde ; — elle n'écoutait pas... elle écoute ; — elle ne se souvenait de rien... elle se souvient de tout... La douleur est une émancipation.

ADRIEN.

Mais, avec cette raison que je ne vous soupçonnais pas... que je ne pouvais pas vous soupçonner... comment m'avez-vous épousé, car vous ne pouviez ignorer l'existence dissipée que tout le monde savait que je menais... et dont, pour la première fois de ma vie, j'ai honte en ce moment ?

LÉOCADIE.

Je me suis laissé égarer par le raisonnement.

ADRIEN.

Comment le raisonnement peut-il égarer ?

LÉOCADIE.

Je m'étais dit : S'il est tout simple qu'un homme de trente ans qui a dissipé sa fortune cherche à la refaire par un mariage, il n'est pas moins simple qu'ayant trouvé l'héritière qu'il cherchait, cet homme lui rende au moins tendresse pour tendresse... — J'ai cru que vous m'aimiez, j'ai cru surtout que vous m'aimeriez... Je devais me défier de votre langage... Aussi n'est-ce pas le vôtre qui m'a trompée : c'est le mien.

ADRIEN.

La vérité appelle la vérité... Franchise pour franchise... Vous venez d'être sincère, Léocadie! à mon tour de l'être... Oui, cela est vrai, en vous voyant, en vous faisant ma cour selon l'usage, en demandant votre main après un mois d'assiduités compromettantes et un flot de banalités intarissables qui ne devraient plus tromper les femmes et qui cependant les trompent toujours... oui, cela est vrai, je n'ai fait que céder presque machinalement aux exhortations que ne cessaient de m'adresser mes parents et mes amis, me répétant tous journellement : « Adrien, il faut te marier... Adrien, il faut épouser quelque héritière à qui le titre de duchesse tournera la tête et fermera les yeux sur les égarements de jeunesse... » A force d'entendre cet éternel refrain, j'ai fini par le considérer comme un précepte irréprochable et par en faire ma règle de conduite. Le monde ne regarde jamais que celui des deux côtés de la médaille qu'il a sous les yeux... J'ai fai. comme le monde aux maximes duquel j'obéissais... J'ai vu la dot...-je n'ai pas regardé la femme. Pardonne-moi, Léocadie! pardonnet moi, aveugle que j'étais... de n'avoir vu en toi que la somme que j'allais toucher... Mais maintenant, ce que je vois quand je te regarde, Léocadie, c'est la femme qui vient de faire de mon autre homme...

Il se jette à ses genoux.

LÉOCADIE.

Relevez-vous, monsieur le duc, et que ce soit la dernière fois que vous m'appeliez par mon nom... d'opéra-comique.

ADRIEN, se relevant.

Je me relève... Vous avez raison, j'ai perdu le droit de vous appeler Léocadie en commettant l'impardonnable méprise dont je m'accuse...

LÉOCADIE.

En m'épousant, que vous imaginiez-vous donc?

ADRIEN.

Hier encore, je croyais conclure un marché... Mais, aujourd'hui, je vois que ce que j'ai contracté, c'est une alliance dont la noblesse est de votre côté bien plus que du mien... La dignité de votre caractère me fait rougir de l'indignité de ma conduite... oui, elle me fait rougir de la femme à laquelle j'avais promis de vous sacrifier.

LÉOCADIE, vivement.

Et cette femme... vous la nommez?

ADRIEN.

Puisque John vous a tout dit, il vous a dit aussi son nom... Mais, que vous le sachiez ou que vous l'ignoriez, je ne veux plus, je ne dois plus rien vous taire... Elle se nomme Rosa; c'est pour elle que j'ai follement dépensé, depuis deux ans, les trois quarts des huit cent mille francs que je viens... je me trompe... que vous venez de payer... qu'il y a une heure il me paraissait tout simple de tirer de votre bourse pour échapper à mes créanciers, et dont maintenant le remboursement ne me paraîtrait pas trop cher au prix de ma liberté... au prix de ma vie tout entière !... (Au comble de l'émotion, il essuie une larme furtivement.) Jurez-moi de répondre sans détour à la question que je vais vous adresser !

LÉOCADIE.

Vous le promettre doit vous suffire... Je vous le promets.

ADRIEN.

Oui, en effet, cela me suffit... car deux serments de moi ne valent pas une promesse de vous, puisque, peu d'instants avant de jurer devant Dieu que je vous serais fidèle, j'avais juré devant Rosa que le mariage que j'allais contracter ne romprait pas les liens qui m'attachaient à cette idole de plâtre que j'aurais dû briser... Mais quelle puissance irrésistible exercez-vous donc sur moi, que tous ces ignobles aveux m'échappent involontairement sans que je puisse, sans que je veuille les retenir? Je les comprendrais s'ils me relevaient à vos yeux; mais ils m'abaissent... non, ils ne m'abaissent pas, car ils me rendent le sentiment de moi-même, que j'avais perdu! Il me refont une seconde conscience... Tenez... je ne sais pas faire de phrases... Voici ma question...

LÉOCADIE.

Je vous écoute.

ADRIEN.

Estimez-vous que les huit plus belles années de la vie d'une femme vaillent huit cent mille francs?

LÉOCADIE.

Pourquoi cette question?

ADRIEN.

Ne me questionnez pas, répondez-moi.

LÉOCADIE.

Je ferais sans hésitation et sans regret le sacrifice de toute ma dot pour la moitié... pour le quart de huit années de bonheur...

ADRIEN.

Qu'appelez-vous bonheur?

LÉOCADIE.

Se sentir aimée... moins que cela encore, se croire aimée...

ADRIEN.

Eh bien, ce bonheur, madame, vous en jouirez pleinement.

LÉOCADIE.

Qui me le donnera?... qui pourrait maintenant me le donner?

ADRIEN.

Moi...

LÉOCADIE.

Vous?

ADRIEN.

Oui... moi!

LÉOCADIE.

Comment?

ADRIEN.

Je n'ai plus qu'un créancier... et ce créancier, c'est vous... Je suis rouillé par l'habitude du désœuvrement... de quoi serais-je capable? Il faut que je l'avoue encore et que la honte de ce nouvel aveu soit mon châtiment... je ne serais capable de rien... Que ferais-je, que pourrais-je faire pour gagner ces huit cent mille francs déjà engloutis par les bijoutiers, les tapissiers, les usuriers? Aussi n'entreprendrai-je pas ce qui serait chimérique de ma part... Il n'y a que dans les comédies vertueuses qu'on voit des dissipateurs, devenus tout à coup ingénieurs, s'enrichir et gagner des millions du quatrième au cinquième acte... — Commencez-vous à deviner?

LÉOCADIE.

Non.

ADRIEN.

Puisqu'il faut tout vous dire, je vous dirai tout. Les Américains de New-York et de Richmond se font une guerre aussi meurtrière qu'insensée. C'est une moisson d'hommes... Je partirai par le paquebot prochain pour les États-Unis... et j'aurai bien du malheur si avant trois mois je ne me suis pas acquitté en vous rendant l'entière disposition de votre personne.. Avant trois mois, comptez-y... vous serez veuve, et je serai quitte.

SCÈNE XII

ADRIEN, LÉOCADIE, DOUCET.

DOUCET.

Eh bien, mon mauvais sujet de gendre, vous n'avez donc pas encore réussi à conclure la paix avec votre femme... que vous avez l'air tout sombre et qu'elle a de grosses larmes dans les yeux?...

ADRIEN.

C'est que je pars.

DOUCET.

Pour Bois-le-Vent?

ADRIEN.

Non... pour New-York.

DOUCET.

Comment! pour New-York?

LÉOCADIE.

Oui, cher père, Adrien et moi, nous partons ce soir même pour New-York.

ADRIEN.

Léocadie, que dites-vous?

LÉOCADIE.

Je dis que, s'il ne vous restait plus qu'une dette, elle est éteinte... Vous venez, par une courageuse résolution, de vous libérer comme il convenait à l'homme dont je serai fière désormais de porter le nom.

DOUCET.

Qui paye ses dettes s'enrichit. Mais de quelles dettes parlez-vous donc tous les deux?

ADRIEN.

De la dette la plus sacrée, car il s'agit d'une dette d'honneur contractée par un homme envers une femme.

DOUCET.

Cela ne m'apprend rien.

LÉOCADIE, embrassant son père et tendant la main à son mari.

Tu sauras tout... à notre retour d'Amérique... dans un an.

FIN

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT GERMAIN